Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 18 (1910)

Heft: 11

Artikel: La reine des infirmières

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683180

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

III. Chaque section bernoise de la Croix-Rouge suisse nommera un comité antituberculeux qui sera chargé de mener la lutte contre la tuberculose dans son rayon. Ce comité favorisera la création d'organisations antituberculeuses locales et, si le besoin s'en fait sentir, s'emploiera à fonder un asile pour personnes en danger de tuberculose. Lors des réunions annuelles des sociétés bernoises de la Croix-Rouge, chaque section présentera un rapport succinct sur son activité dans ce domaine.

IV. Dans les communes, les sociétés de samaritains ou, à défaut de celles-ci, les sociétés féminines, les sociétés d'utilité publique, philanthropiques ou autres, institueront des commissions antituberculeuses composées de personnes compétentes des deux sexes (médecins, pasteurs, philanthropes, instituteurs, etc.). Ces commissions ne s'occuperont pas seulement de vulgariser les notions relatives à la tuberculose et de favoriser les mesures propres à l'enrayer, mais elles chercheront avant tout à créer et à entretenir un Dispensaire antituberculeux. A cet effet, les petites communes pourront se rattacher à une commune plus grande ou se grouper pour créer un dispensaire commun.

V. Les comités et commissions créés par les sociétés de la Croix-Rouge et ceux qui seront institués dans les communes s'organiseront à leur gré et se procureront les ressources nécessaires, comme bon leur semblera et par les moyens appropriés aux circonstances locales.

* * *

Nous aimerions recommander aux sociétés du Jura bernois que cela peut intéresser, de visiter le dispensaire antituberculeux de Neuchâtel qui fonctionne depuis 1906. La lutte contre le fléau de la tuberculose, entreprise dans le canton de Neuchâtel, a déjà produit d'excellents résultats, et les samaritains bernois pourraient s'inspirer des expériences faites à Neuchâtel et dans la Suisse romande, à Genève et à Lausanne, ainsi que dans le district de Boudry.

Le président de la Ligue contre la tuberculose dans le district de Neuchâtel est M. le Dr Ernest de Reynier, à Neuchâtel. Les médecins du Dispensaire antituberculeux (qui se mettront volontiers à la disposition des visiteurs) sont les Drs P. Humbert et C. de Marval.

Dr M.

La reine des infirmières

La *Gazette de Lausanne* publiait dernièrement, sur miss Florence Nightingale, l'intéressant article qu'on va lire:

« N'écrivez rien sur moi, tant que je serai en vie », disait miss Nightingale aux amis qui désiraient raconter sa vie et son action si bienfaisante en faveur des blessés et des malades.

Cette femme précieuse vient de quitter ce monde peu de jours avant M. Moynier, le fondateur de la Croix-Rouge, et leur souvenir restera toujours associé au drapeau de la convention de Genève.

Florence Nightingale, comme toutes les âmes nobles, tenait peu aux louanges des hommes dans l'accomplissement de l'œuvre qu'elle a menée si merveilleusement à bien, et a, toute sa vie, évité la publicité.

A l'appel de sa patrie, elle quitta un intérieur luxueux et confortable pour aider

à secourir, comme elle seule a su le faire, les braves soldats qui allaient mourir pour leur patrie et la sienne.

Son œuvre accomplie, elle est rentrée dans l'ombre.

Dès lors sa voix a été entendue, ses conseils suivis de génération en génération. Elle est restée invisible, mais elle a donné au monde une leçon et des préceptes qui font aujourd'hui la base de toute instruction hospitalière:

1° la loi de l'ordre et de l'obéissance;

2° la nécessité d'une éducation systématique, par laquelle seule les connaissances et le savoir faire nécessaires aux infirmières peuvent être acquis; éducation indispensable à qui veut venir en aide à l'humanité souffrante.

Soigner des blessés, des malades, s'occuper des pauvres, sont des œuvres qui demandent de l'ordre et du système. Elles ne doivent pas être entreprises comme un passe-temps que l'on prend et que l'on laisse, suivant le caprice du moment, mais comme une belle et noble carrière, digne d'être suivie par la plus grande dame comme par la plus humble femme, pourvu que l'une ou l'autre y mettent tout leur cœur et toute leur intelligence.

La devise de Florence Nightingale était: « Aime Dieu et ton prochain et oublie toi toi-même. »

* * *

Elle naquit à Florence, puis peu après rentra avec ses parents dans le manoir familial de Lea Hurst, en Angleterre. Dans ce château pittoresque, au milieu d'une contrée riante, elle et sa sœur furent élevées par des institutrices. Leurs études furent très poussées sous la direction d'un père d'une haute culture. A 17 ans, Florence possédait ses classiques, ses mathématiques, était très avancée en science et en littérature, parlait quatre langues, peignait à l'aquarelle et exécutait de jolis ouvrages à la main.

Jouissant de l'heureuse vie en plein air, les deux sœurs couraient, à pied ou sur leurs poneys, à travers la campagne. Miss Nightingale aimait les animaux, qu'ils travaillassent à la ferme ou chantassent dans les bois; elle avait horreur de les voir souffrir. Le premier blessé pansé par cette reine des infirmières fut un vieux chien de berger. Visitant un jour les ouailles pauvres du pasteur, ils rencontrèrent Roger, le vieux berger, rassemblant son troupeau à grand peine. Où est donc ton fidèle Cap, demanda le pasteur? Hélas! répliqua le berger, il est blessé, de mauvais garnements lui ont jeté des pierres et je vais l'abattre ce soir, pour qu'il ne souffre plus.

— Dites-moi où il est, hasarda la petite fille.

— Vous n'y pourrez rien, miss, dit le berger tristement; j'ai apporté une corde, pauvre vieux, et ce sera le meilleur moyen de le délivrer de ses maux.

— Menez-moi auprès de lui, supplia Florence.

Le pasteur la conduisit à l'étable où gémissait la pauvre bête. Celle-ci grogna en les apercevant, mais bientôt, sentant la main douce de la fillette et entendant sa voix compatissante, Cap la regarda de ses yeux tristes qui demandaient grâce. Elle était destinée à retrouver plus tard ce regard dans les yeux de milliers d'hommes souffrants. Le pasteur qui, dans sa jeunesse, avait étudié la médecine vit bientôt que la patte du chien n'était pas cassée et que l'enflûre nécessitait des fomentations chaudes. L'infirmière en herbe courut à la hutte du berger, fit flamber le feu, chauffa de l'eau, mais fut fort embarrassée pour trouver des compresses. Une infirmière ne vaut rien si elle ne sait pas se tirer d'affaire. Elle aperçut une blouse du

berger, s'en saisit, la déchira en bandes et retourna, sous la direction du ministre, faire son premier pansement. Elle le renouvela pendant plusieurs heures, tant et si bien qu'à l'arrivée de Roger et de sa corde, elle put lui montrer Cap jappant et bientôt guéri.

Elle continua ses soins aux animaux à la grande admiration des villageois; puis ce fut le tour des gens. Elle fit ses premières armes avec le pasteur et avec sa mère. Tous ses goûts la poussaient dans cette voie. Aussi lorsque les deux sœurs entrèrent dans le monde et furent présentées à la cour, Florence supplia bientôt et obtint qu'on lui permît de visiter les hôpitaux et les institutions charitables de Londres et qu'on la laissât se retirer de la vie mondaine.

Après avoir parcouru les hôpitaux du continent, où, depuis un temps immémorial, des ordres religieux (St-Vincent de Paul, etc.) s'adonnaient gratuitement au soin des malades, elle remarqua bientôt que les hôpitaux anglais manquaient absolument d'infirmières capables. C'était le bon vieux temps où n'importe quelle matrone de village, pourvu qu'elle sût mettre un tablier propre, prendre un air entendu et faire la révérence au docteur, était acceptée pour soigner les cas les plus graves, à l'hôpital ou dans les maisons privées. A miss Nightingale échut la belle tâche de réformer ces mœurs, de faire comprendre que l'art de soigner les malades ne s'acquiert pas tout seul et que quelque excellentes que soient les aptitudes féminines, elles ne peuvent pas remplacer l'éducation et l'instruction.

La protestante Angleterre était bien en arrière de la France et de l'Italie. Seule l'institution de Kaiserswerth, en Allemagne, préparait des diaconesses. Miss Nightingale s'y rendit en 1851, s'enrôla comme infirmière volontaire, y fit un stage et le continua dans les hôpitaux de Paris. Etant femme du monde, elle eût fort à lutter contre les préjugés de sa caste.

Sa santé délicate la força à prendre du repos, mais son esprit actif ne la laissa pas tranquille. Elle prit à Londres la direction de l'institution pour institutrices âgées et malades. Là elle s'occupa d'un hôpital, organisant et instruisant des infirmières volontaires, s'occupant de la direction, de la correspondance, des prescriptions médicales et des comptes.

* * *

Ce fût à Lea Hurst, où elle était rentrée, que l'atteignit l'appel suprême qui décida de sa vie et du grand travail pour lequel la Providence l'avait préparée.

La guerre faisait rage en Crimée, les hommes mouraient par centaines, faute de soins. C'est alors que beaucoup de femmes indignées demandèrent que, contre tout usage, on les laissât soigner et consoler malades et mourants. Le beau monde s'offusqua, la moralité outragée s'éleva contre cette dégradation du sexe féminin. Heureusement qu'à la tête du ministère de la guerre se trouvait Mr. Sydney Herbert, plus tard lord Herbert. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir le premier accueilli les femmes dans les services de l'armée.

Mr. Herbert fut assailli d'offres de service; mais il n'y avait ni organisation, ni direction. Il connaissait miss Nightingale; il la jugea seule capable de prendre la responsabilité et la direction de l'expédition projetée; il lui écrivit. Le même jour, sous les tilleuls de Lea Hurst, comme le soleil se couchait sur les feuilles dorées de l'avenue, miss Nightingale prenait la grande résolution d'offrir ses services pour l'hôpital de Scutari. Mr. Herbert la pria d'être prête dans le délai de huit jours.

On eut peine à comprendre qu'une femme jeune et célibataire pût entre-

prendre une tâche si délicate et pleine de responsabilité. Le *Times* publia une lettre expliquant que miss Nightingale, d'une famille distinguée, d'une éducation parfaite, avait tous les dons naturels et toute l'expérience nécessaires pour la tâche qu'elle entreprenait, que jeune, gracieuse, riche et populaire, elle était douée d'un charme qui lui attirait les sympathies de tous. Cette lettre élogieuse laissait dans l'ombre le plus important de ses talents, ce génie d'organisation et d'administration qui lui permit tant de fois de mener à bien son œuvre.

Le 21 octobre 1854, miss Nightingale s'embarqua avec un ménage ami et 38 infirmières, les unes volontaires, les autres prises dans les hôpitaux. Le 5 novembre, les braves femmes arrivèrent à Constantinople et prirent leurs quartiers à l'hôpital de Scutari. Leurs chambres communiquaient avec de longs couloirs où les blessés étaient entassés sur de misérables paillasses.

L'état des lieux était affreux : aucune organisation sanitaire; la vermine et les rats tourmentaient les malades; les lits étaient infects et puants, et les draps si grossiers que les blessés préféraient coucher dans leurs couvertures. Point de meubles; des bouteilles vides comme chandeliers. Rien pour laver le linge; ni cantine, ni cuisine; des mets dégoûtants et immangeables. Au dehors, un foyer de pestilence. Miss Nightingale compta six chiens en décomposition sous les fenêtres. On manquait de toutes les choses les plus nécessaires. C'était une écurie d'Augias.

A peine les pauvres infirmières installées, arrivèrent les blessés de Balaclava, puis ceux d'Inkerman, et en peu de mois on compta 10,000 malades. Miss Nightingale travaillait vingt heures par jour, distribuant les quartiers et les provisions chaque fois qu'arrivait un détachement, indiquant à chaque infirmière sa tâche, consolant les blessés, les fiévreux et les cholériques. Elle était partout où il y avait du danger. Chaque nuit, après le départ du service médical, on pouvait la voir, une petite lampe à la main, faire sa ronde solitaire auprès de chaque lit. Les soldats baisaient son ombre. La voir passer seulement, disait l'un d'eux, c'est le bonheur. Ici un sourire, là un petit signe, et les centaines d'hommes qui voyaient cette chère figure se recouchaient plus calmes sur leur oreiller.

Miss Nightingale eut à lutter contre l'hostilité sourde des médecins et du personnel, mais elle gagna bien vite l'estime et l'admiration de tous. Son autorité dans les divers services ne tarda pas à s'affirmer, car elle savait commander, exiger une obéissance stricte à ses ordres.

Toute la réorganisation du service hospitalier est due à l'indomptable volonté de cette femme.

Les rapports qu'elle envoyait d'Orient au ministère de la guerre étaient lus avec une respectueuse attention et l'on avait égard à ses observations. Grâce à elle, l'ordre sortit du chaos, et l'enfer qu'elle avait trouvé connut enfin la bénédiction de la propreté. A sa voix, toute l'Angleterre se leva pour l'aider. De la reine à la paysanne, toutes les femmes travaillèrent à faire des vêtements chauds, du linge et des bandages. L'argent afflua et on le mit au service de Miss Nightingale. Au bout de six mois elle avait mis les hôpitaux en état, on avait établi des cuisines, et les malades trouvaient dans les services le confort nécessaire. *(La fin au prochain numéro.)*